Stendhal, de l'Allemagne 1809 (Cimarosa et Mozart)

Suzel Esquier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/480>
DOI : 10.4000/recherchestravaux.480
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011
Pagination : 113-126
ISBN : 978-2-84310-215-8
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Suzel Esquier, « Stendhal, de l'Allemagne 1809 (Cimarosa et Mozart) », *Recherches & Travaux* [En ligne], 79 | 2011, mis en ligne le 15 juin 2013, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/480> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.480>

Stendhal, de l'Allemagne 1809 (Cimarosa et Mozart)

Une expérience capitale

Nous voudrions rendre compte de cette expérience à partir du *Journal* et de la *Correspondance*. Ces écrits, naturellement complémentaires, ne répondent pas aux mêmes exigences et leurs objectifs diffèrent aussi. Dans la mesure où Beyle se voit constamment entouré « de quinze à vingt amis intimes qui lisent ce [qu'il écrit] par-dessus [son] épaule », il est contraint à une extrême prudence et ne peut conserver par-devers lui aucune page compromettante de son *Journal*. Dès le début de l'expédition, il s'en ouvre à son ami Félix Faure resté à Paris : « j'ai eu l'idée d'écrire mon journal le plus possible, et de t'en envoyer les feuilles à mesure ; deux avantages : abréviation de lettres et sûreté. Seulement, ne perds pas ces feuilles¹ ». S'il se montre parfois plus disert dans la correspondance, c'est au risque, ce dont il est parfaitement conscient, de donner dans le pittoresque, l'anecdotique². On pourrait ainsi avancer que si la correspondance est plus riche d'informations, le *Journal* par sa densité rend mieux compte du vécu. Ce *Journal* forme un ensemble autonome, que Beyle désigne comme tel : « La Campagne de Vienne en 1809 », et peut-être l'un des

1. À Félix Faure, « Donauwerth, le 16 avril », *Correspondance*, t. I, Honoré Champion, 1997, p. 820-821. Désormais notre édition de référence.

2. Voir cette remarque du *Journal* à la date du 5 mai 1809 : « J'ai décrit les sensations et événements antérieurs à Burghausen dans une lettre de huit pages à ma sœur. Ça manque de profondeur et est enjolivé. Je l'ai portée jusqu'ici pour faire mon journal d'après elle, mais je n'en ai pas eu le temps » (*Journal*, dans *Œuvres intimes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 532, désormais notre édition de référence). Pour la lettre, il s'agit de la lettre à Pauline, datée du 29 avril 1809 (*Correspondance*, t. I, p. 824-829).

passages les plus fascinants de l'écriture intime. Une note rajoutée en 1813 en tête du récit (12-18 avril 1809) circonscrit les contraintes qu'il s'est imposées :

Par prudence je n'écrivais rien :

1° Sur les événements militaires ;

2° Sur les relations politiques avec l'Allemagne et surtout la Prusse assez bête pour ne pas attaquer ;

3° Les relations de Dom[inique] avec le plus grand des hommes.

L'intérêt se veut restreint à l'usage privé : « Ceci n'est qu'un journal destiné à m'observer moi-même, nullement intéressant pour les autres. » Et d'ajouter un alibi : « Parenthèse. (Par prudence, ne sachant où mettre mes papiers, rien de politique, tous les noms changés). » C'est à cette époque que Beyle commence à utiliser la parenthèse comme moyen de cryptographie.

Une seconde note accrochée à la date du 23 avril 1809 revient sur cette autocensure : « Je travaillai sans cesse avec l'Em[pereur]. Toutes mes relations avec le grand homme passées sous silence, pour ne pas me compromettre. 1813³. » Outre ces données sibyllines, nous relevons une lacune dans le *Journal* (entre le 14 mai et le 21 octobre) qui correspond à la période capitale pour Beyle du séjour viennois. Période capitale aussi sur le plan militaire et diplomatique. Vienne, en effet, a été prise le 12 mai, mais les opérations militaires se sont poursuivies au-delà. Un armistice fut signé le 12 juillet ; les négociations entamées aboutirent à la signature de préliminaires de paix le 14 octobre. Napoléon quitte alors Schönbrunn. Il recevra à Munich le 20 octobre l'annonce officielle de la signature de la paix de Vienne. Entretemps, Beyle évoque dans sa correspondance deux missions : la première en Hongrie, à la date du 25 juillet 1809. Il vante à sa sœur⁴ ce « pays superbe », les « vignes magnifiques », la verdure des prairies et des récoltes et les jardins si beaux de Laxembourg. Il se contente de mentionner Eisenstadt, près de là, « un lac » (il s'agit du lac de Neusiedl) et la pureté du costume croate⁵. On peut rêver sur l'objet (ou les objets) de la mission, lorsque l'on considère que la Hongrie était le grenier de Vienne, Laxembourg la résidence d'été de l'empereur d'Autriche et Eisenstadt la résidence des Esterhazy... On sait que Napoléon, retiré à Schönbrunn après la signature de l'armistice, s'est employé à renforcer son armée, la rééquiper, l'approvisionner⁶. Ces derniers points relèvent des attributions des

3. *Journal*, dans *Œuvres intimes*, t. I, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 517 et 525.

4. Pauline Beyle, la *cara sorella*, confidente privilégiée à cette époque.

5. Il y a, encore aujourd'hui, une minorité croate installée dans cette région de Hongrie.

6. Voir l'ouvrage de J. Tranié et J. C. Carmigniani, d'après les notes et documents du commandant Henry Lachouque : *Napoléon et l'Autriche. La Campagne de 1809*, Éditions Copernic, 1979, p. 217-220.

commissaires des guerres. L'on sait, d'autre part, que Napoléon avait conçu le projet de détacher la couronne de Hongrie de l'empire d'Autriche et de la remettre à un prince hongrois et aussi que figurait au rang de ses exigences à l'égard de François II, une archiduchesse. On ne peut que forger des hypothèses. Beyle se protège sous le masque du *Touriste*. Quatre mois plus tard (le 29 novembre), il écrit, à Pauline toujours : « J'ai reçu hier soir une mission qui me permet de m'absenter du quartier général de S[ank]t-Pölten⁷. » La mission en question ne semblait pas présenter un caractère d'urgence, puisque Beyle préfère répondre d'abord à l'invitation de l'un de ses camarades et entrer une dernière fois et clandestinement dans Vienne. Nous n'en saurons pas plus.

On l'aura compris : il ne faut pas chercher sous sa plume une écriture de l'Histoire, officielle ou secrète, ni l'écho des grandes batailles : pris d'un accès de fièvre, Henri n'a pu aller à Wagram (le 6 juillet). Il regrette le « spectacle » – cinq cent mille hommes qui se sont battus pendant cinquante heures ! Son ami Martial y était⁸. Il n'a d'autre ambition que d'écrire l'histoire de ses « sensations », les mémoires de son « voyage ». Étrange prédicat, et qui revient régulièrement. Selon son habitude, Beyle s'est préparé par des lectures : *Le Voyage de John Moore en France, Suisse et Allemagne*, l'*Histoire de la Maison d'Autriche* de William Coxe. Il considère qu'il peut ajouter sa propre contribution et se montre donc particulièrement soucieux de faire passer sa correspondance et aussi d'étayer ses vues personnelles d'informations objectives, ainsi qu'il l'écrit à son ami Félix Faure : « Réunis, je t'en prie, tous les renseignements qui peuvent servir à un j[ourn]al de mon voyage. Je ferai copier cela par quelque écrivain du coin des rues, bien bête et ayant une belle plume. Le temps me manque pour tout⁹. » Le *Journal* commence au départ de Strasbourg (du 12 au 18 avril 1809)¹⁰. Le ton est donné immédiatement : tandis que la voiture suit le cours du Rhin, un orage vient opportunément animer le paysage. Et voici que se dessine une certaine vision de l'Allemagne, confortée par la vue d'une belle fille. Dépouillé de toute entrave, le voyageur entre dans l'aventure en chantant l'air de Chérubin « *Voi che sapete*¹¹ ». Il est animé d'une allégresse égale à celle qu'il avait connue lors de sa première campagne, lorsqu'il avait franchi les Alpes en direction de l'Italie avec les

7. *Correspondance*, t. I, p. 847-850, lettre signée : « Dubois, S[ous]-L[ieutenant] au 7^{ème} ».

8. Martial Daru, commissaire des guerres, frère cadet de Pierre Daru, intendant général de la Grande Armée. Voir lettre à Pauline, 14 juillet 1809, *ibid.*, p. 835-837.

9. 10 mai 1809, *ibid.*, p. 824-829.

10. Le 28 mars 1809, Beyle, alors commissaire-adjoint, avait reçu l'ordre de rejoindre à Strasbourg les vingt-huit commissaires des guerres, qui devaient participer à la Campagne de Vienne.

11. Mozart, *Le Nozze di Figaro*, air de Chérubin, acte II : « *Voi che sapete che cosa è amor...* ». Beyle cite de mémoire.

troupes napoléoniennes en 1800. « Voyage à l'état pur », note Michel Crouzet, qui souligne le statut paradoxal de ce militaire dilettante, qui ne se veut qu'un « curieux détaché à l'armée¹² ».

Nous proposons de nous attacher aux aspects majeurs de ces écrits intimes : à cette dimension du voyage, avec ses imprévus, ses plaisirs, dimension inattendue, paradoxale, qui se conjugue à une autre expérience, fondamentale : l'expérience du terrible. Tout ceci concourt à faire de cette année 1809 une année d'apprentissage, pour reprendre la formule goethéenne, dont le point culminant est le séjour viennois, qui conjugue passion et musique.

En voyage

Peu importe la fatigue, les contraintes et les désagréments de la vie collective. Beyle se déclare « de plus en plus content de [ses] voyages¹³ ». Sur la route d'Augsbourg, il a aperçu les Alpes : « moment de bonheur [...] ». Ces Alpes étaient pour moi l'Italie ». Trois jours plus tard, il confie à Pauline : « Cette vie m'enchant. Je me trouve dans mon centre. » Ce degré de ravissement, qui tient à un renouvellement constant des sensations, se maintient toute la durée du parcours : « Le pays, de Strasbourg à Vienne, est, aux lacs près, tout ce qu'on peut désirer de plus pittoresque¹⁴ » Villes, campagne, tout lui est bonheur. Il relève la beauté des environs de Vienne¹⁵. Son séjour en ville l'enchant. « Vienne [...] est une ville charmante », écrit-il à sa sœur. Il reprendra la formule dans la *Vie de Haydn*¹⁶. Il est possible de suivre son itinéraire sur une carte. La progression de l'armée est lente, désordonnée, souvent interrompue par des incidents ou par l'étroitesse de la route, sur laquelle ne pouvait passer qu'une voiture à la fois. Henri, alors, fait arrêter. À Burghausen, il contemple le pays « qui est charmant », couvert de bois de sapins ou de pins, dont la forme vue de loin fait penser à des régiments d'infanterie en halte¹⁷. Un peu plus tard en Hongrie, il s'abandonne à la contemplation du paysage et de ses modifications : « la vue changeant toutes les demi-heures ; à gauche

12. Sur cette expédition, voir M. Crouzet, *Stendhal ou Monsieur Moi-même*, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 1990, p. 133-137.

13. *Correspondance*, t. I, p. 821.

14. À Félix Faure, S[ank]t-Pölten, 10 mai 1809.

15. Sans doute, les collines boisées du Wienerwald, à l'ouest de Vienne.

16. Sur le séjour à Vienne, voir les lettres à Pauline des 18 mai, 15 juin, 25 juillet, 6 août 1809 et à Félix Faure, à la date du 18 mai 1809 : « Vienne est pour moi une ville très agréable », et notre édition : *Vie de Haydn*, dans *Stendhal, l'Âme et la Musique*, Stock, 1999, p. 30.

17. À Pauline, 29 avril 1809. Il est difficile de situer Burghausen : plusieurs villages portent ce nom, dont l'un sur la Salzbach à l'actuelle frontière autrichienne.

d'abord, l'imposant Schneeberg [...] et ensuite, la route s'éloignant de ce sommet blanc, le paysage devient à la fois doux et majestueux¹⁸. Il observe les ciels avec une sensibilité de peintre : c'est aux bords du Rhin, un ciel lavé par l'orage, « magnifique par la pureté et la dégradation parfaite de la belle couleur aurore rouge qu'il prit¹⁹ ». Un soir à Vienne, alors qu'il désespérait d'être aimé de « Palfy²⁰ », il s'est souvenu de *René* pour confier sa peine : « Ce qui m'a fait le plus d'impression, c'est une hirondelle qui volait entre ces arbres charmants ; j'enviais son sort exempt de passion²¹. »

Évidemment, tout au long du *Journal*, abondent les mentions faites aux rencontres féminines. Ces évocations se déploient selon deux dimensions et déjà suivant la codification qu'il développera dans le *Traité*, où il oppose à l'amour passion l'amour physique, « une paysanne à la chasse ». Ce sont d'abord ces jeunes filles, assez indifférenciées, qu'il aperçoit dans les auberges ou les relais de poste. On pourrait dresser la *lista* de ces « petites filles », jolies ou non, mais toujours convoitées. Par leur grâce, leur fraîcheur, leurs formes pleines, elles participent d'une certaine vision de l'Allemagne. Chez Beyle, le langage du désir, volontiers cru, peut se faire, par décence, allusif : il se contente de l'initiale, ou laisse un blanc, ou fait appel à l'idiome britannique pour évoquer l'emballement de son imagination qui transforme le réel et lui promet le bonheur²². À l'opposé de ce versant, se précise une tout autre image de la féminité allemande ; il s'agit de saisir, au-delà de l'apparence physique, une certaine caractérisation morale, que la fréquentation de « Minette²³ » lui avait déjà révélée. Il la retrouve dans les traits de la « très belle fille » aperçue à la fenêtre de la poste de Kehl, qui lui inspira d'emblée un sentiment très favorable de l'Allemagne, ou chez cette « jeune fille distinguée, mais *ritrosa* (sauvage), vue dans l'auberge de Burgheim, ou encore chez cette femme malade

18. À Pauline, 25 juillet 1809. Il se rend près d'Eisenstadt et contourne le lac de Neusiedl.

19. 12-18 avril 1809.

20. Surnom donné par Beyle à la comtesse Daru. Palfy est un nom hongrois, porté par une des plus grandes familles de l'aristocratie. On ne sait quelle circonstance a présidé à cette désignation.

21. 6 août 1809.

22. Beyle entrant dans une auberge croit voir trois jolies filles : « L'une ne l'était pas trop, la seconde pas du tout, à cause de la petite vérole, la troisième avait une fluxion, mais une physionomie pleine de douceur et d'agrément. Nous rîmes une heure. Ce genre de plaisir fait chez moi entière diversion à tout autre genre de pensées et procède *from b[ashfulness]* (de ma timidité) et je me livre à son erreur en la connaissant, qui me figure le caractère que semblent promettre ces physionomies aimables, et m'empêche de voir le laid » (Voir *Journal*, 9 avril 1809, p. 524).

23. Sur Wilhelmine de Griesheim, « Minette », voir le *Journal* du séjour à Brunswick (5 février 1807 à fin novembre 1808). Retenons cette notation : « Je n'ai plus que du goût pour Minette, pour cette blonde et charmante Minette, cette âme du Nord, telle que je n'en ai jamais vue en France ni en Italie » (À Pauline, Brunswick, 30 avril 1807, *Correspondance*, t. I, p. 594).

qui avait dans son parler « la couleur lente, faible et rêveuse d'Ophélie²⁴ ». Ces impressions nuancées, consignées dans le *Journal* ont sans nul doute nourri les développements ultérieurs et les chapitres du *Traité* concernant la beauté et l'amour selon les différentes nations²⁵. L'image de la femme aimée ou désirée se détache sur un fond de légende, où s'unissent en une même tonalité l'âme et le paysage : « Le temps changera peut-être mes idées, mais tout ce qui me plaît en Allemagne a toujours le visage de Minette²⁶. »

Le charme du voyage tient à l'entière disponibilité qui permet de jouir intensément de la vie, d'un beau paysage, d'un air cueilli au passage, d'un visage. Selon une formule réversible, voyager est un art de vivre ; Henri voudrait en persuader Pauline, à qui il livre son sentiment profond : « Il faut secouer la vie, autrement, elle nous ronge²⁷. » La formule surgit après l'épreuve du feu, dans l'effervescence viennoise. Mais l'existence ne se déploie pas toujours à ce niveau d'intensité. Pour anticiper sur une formule qui connaîtra une fortune dans le roman, la vie quotidienne s'apparente souvent à une chute dans la boue, à moins qu'elle n'offre une expérience du terrible.

Une année de formation

La vie au jour le jour implique d'abord une fréquentation forcée de ses semblables. Beyle, bien que conscient de son imprudence, consacre un développement assez long à l'évocation du « personnel de l'état-major » : il peint des hommes uniquement mus par l'ambition, prêts à toutes les bassesses pour obtenir la croix ou une place, animés d'un égoïsme forcené qui les conduit à des usurpations continuelles (de table, de chevaux, de voiture, voire d'argent) ; le mauvais ton est général. Cuny, seul, s'élève au-dessus de la grossièreté

24. *Journal*, t. I, p. 518, 523, 533.

25. Au reste, ces considérations sur l'âme allemande étaient dans l'air du temps. Dans son *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière* (écrit en 1812, publié à Paris, chez l'Huillier, 1818) le chevalier Cadet de Gassicourt consacre le chapitre xx, « De l'amour chez les Viennoises », à ce sujet. Beyle citera dans son *Traité* des pages rédigées par celui qu'il appelle « l'apothicaire de l'Empereur » (Voir *De l'Amour*, éd. M. Crouzet, Flammarion, coll. « GF », 1965, chap. XLVIII « De l'amour allemand », p. 173-177 ; voir « Dossier », p. 187-190) et amplifiera le thème déjà abordé de l'« amour à la Werther ».

26. *Journal*, 12-18 avril, p. 518. Sur cette tradition de l'éponymat, nous nous permettons de renvoyer à notre étude : « Le motif romanesque de Vergy dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal », *Jardins et Intimité dans la littérature européenne (1750-1920)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 163-175.

27. Vienne, 4 septembre 1809, *Correspondance*, t. I, p. 841. Il multiplie les invitations au voyage : « Cours, galope, vois Milan, Gênes ou Berne. Les chaînes viendront bien assez tôt » (Pauline n'a pas d'enfant) ; voir aussi les lettres des 15 juin, 6 août.

ambiante, mais les autres, tous des « cuistres »... Beyle esquisse quelques croquis féroces; un tel : « un Tartuffe », mais dénué d'esprit; son frère, pis encore : « Ça sait de tout [...]. Ça a fait deux ou trois campagnes, vu Vienne, Königsberg, etc., et ça est d'un dégoûtant et d'un sot à faire mal au cœur. » Tel autre encore, sa « seule ressource » ce jour-là : « Vrai Français, ça ne sait rien [...] Ensuite, ça n'a nulle éducation. » Beyle prévient lui-même l'objection : cette tirade morale est loin d'être un hors-d'œuvre. Au lecteur avisé d'y lire un tableau, ô combien réaliste, d'une humanité ravagée par le danger et la souffrance²⁸.

Quant aux relations avec son cousin Daru, « Intendant Général », elles sont des plus difficiles. Dès le début de la campagne, Beyle note que sa disgrâce est complète : « Jamais M. D[aru] ne m'aimera. Il y a quelque chose dans nos caractères qui se repousse²⁹. » « Le patron », « le chef suprême »³⁰, n'adresse jamais la parole au « parent éloigné » que sur le ton de l'invective : « L'étourdi ! Un étourdi comme vous ! » et se plaît à lui confier les missions les plus difficiles, comme d'aller porter dans la nuit et sous une pluie battante un message à une vague adresse, ou bien trouver des chevaux dans un village inconnu. En fidèle disciple de Cabanis, Beyle médite sur le tempérament singulier de cet homme, qui ne lui semble pas un « bilieux »³¹, mais manifeste pourtant une constante mauvaise humeur, au point de malmenier régulièrement ses subordonnés : « Il nous bourra ferme », « Il bourra tout le monde »³². Un soir, Beyle a su déridier le terrible cousin; ce fut en lui annonçant le menu : « des pommes de terre et un demi-veau ».

Ces considérations picaresques ponctuent la narration de la campagne. Beyle, on le voit, conte volontiers l'envers de la guerre, les difficultés qui sont les siennes pour trouver des hébergements, de la nourriture, des chevaux. Il s'amuse de la cocasserie des situations : lui qui est chargé de faire le logement, se retrouve dormant sur une chaise ou dans la paille³³. L'envers de la guerre, ce sont aussi les longues marches désordonnées, les fausses directions, le temps perdu et l'épuisement qui s'ensuit. Avec sobriété, Beyle narre cette expérience quotidienne des limites, où l'endurance est le signe tangible

28. *Journal*, 14 mai 1809, p. 538-539.

29. À Félix Faure, Landshut, le 26 avril 1809, *Correspondance*, t. 1, p. 823.

30. Ou de la seule initiale Z (de l'italien *Zio* : l'oncle).

31. Voir Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie*, dans *Œuvres complètes*, t. XXVII, livre V, chap. xcii et suiv., « Des tempéraments », Genève, Slatkine, 1986, p. 38-75.

32. *Journal*, 24 avril, p. 530; 12 mai, p. 537. Selon Littré, le verbe bourrer signifie « frapper, maltraiter ». Nous relevons dans ces mêmes pages la fortune de ce vocable, pris dans une acception différente : en prévision d'une pénurie de nourriture, Beyle note : « Enfin nous sommes partis [...] après nous être bourrés par précaution. » (*Journal*, 19 avril, p. 522) Il s'agit d'un aspect non négligeable de la vie aux armées)

33. Voir la scène qui se déroule à Ingolstadt avec le bon Allemand qui dort debout (*Journal*, p. 533).

d'un héroïsme intime. Mais le voici bientôt sur le terrain des opérations et confronté à des visions terribles. Avec sang-froid, il égrène au fil de la narration les tableaux qui s'offrent à sa vue : ici, point de cadavres, mais beaucoup de casquettes dans les champs, là « une quantité prodigieuse de paille répandue dans les champs, avec au milieu, des casques, des uniformes, des corps étendus ». Dans la petite ville de Neustadt, tout a la figure de la dévastation : « pas d'habitants, tout ouvert, tout cassé, tout rempli de paille et d'uniformes de toutes les couleurs³⁴ ». Alors qu'il est tombé d'épuisement sur une chaise, le voici bientôt tiré du sommeil par une clarté qu'il prend pour « un bivouac bien brillant » : c'était un incendie qui, en peu de temps, a ravagé cinquante ou soixante maisons, mais sans faire de morts³⁵. Jusque-là ce n'était, écrit-il, que de « l'horreur aimable ». Voici bientôt de « l'horreur horrible ».

C'est ici que prend place l'épisode de la bataille d'Ebersberg³⁶, qui semble l'une des plus meurtrières de cette campagne. Beyle conte ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé, selon le point de vue modeste et singulier de l'homme qui découvre au fur et à mesure la réalité de la situation, ce sera le point de vue de Fabrice à Waterloo. D'où ces visions fragmentaires, transcrites avec sécheresse, sans souci de style, puisque seul ce refus du style permet de dire l'horreur : sur le pont, voici « un brave Allemand, mort, les yeux ouverts ; courage, fidélité et bonté allemande étaient peints sur sa figure, qui n'exprimait qu'un peu de mélancolie ». Peu après, une vision plus fugace : « Ce soldat qui sortait d'une maison avec l'air irrité ». Sous la porte de la ville, « la voiture [...] obligée de passer sur [les] cadavres défigurés par les flammes. J'avoue que cet ensemble me fit mal au cœur », écrit-il avec pudeur. Beyle se confiera plus explicitement dans une lettre à un ami :

J'eus réellement envie de vomir en traversant Ebersberg, en voyant les roues de ma voiture faire jaillir les entrailles des corps des pauvres petits chasseurs à demi brûlés. Je me mis à parler pour me distraire de cet horrible spectacle ; il résulte de là qu'on me croit un cœur de fer³⁷.

Il revendique, en réalité, la qualité de héros simple et résolu, comme lorsqu'il visite un hôpital et aide à décharger les malades que l'on amène sur des charrettes : alors, il peut écrire : « Moi qui ne suis pas indulgent pour moi, je ne trouvai rien à me reprocher³⁸. » Confronté à ces épisodes terribles, Beyle explore ses ressources intérieures, dans une sorte d'impersonnalité extatique, qui est un agrandissement de sa personnalité. Après l'épisode d'Ebersberg, que

34. *Ibid.*, p. 530, 532.

35. *Ibid.*, p. 530.

36. En réalité, Ebelsberg, près de Linz. Les Français ont toujours écrit « Ebersberg ».

37. *Ibid.*, p. 534-535 et lettre à Félix Faure, le 3 mai 1809, *Correspondance*, t. I, p. 829-830.

38. *Journal* au 24 avril, p. 530.

les connaisseurs eux-mêmes jugent mille fois plus horrible que celui de tous les champs de bataille³⁹, la marche de l'armée sur Vienne se poursuit. Beyle, reçoit l'ordre de se rendre à Sankt-Pölten. En une étonnante parataxe, nous passons du point culminant du tragique à un état de repos : Beyle jouit de l'été, d'une « jolie habitation bien fraîche [...] à cent pas de la ville, avec de très belles eaux ». Il se baigne et écrit « *a letter of two pages to milady*⁴⁰ ». L'écriture intime offre ici un exemple de cette esthétique du contraste qu'il prisait tant chez Shakespeare⁴¹, laquelle est le reflet fidèle de l'existence elle-même, qui ménage sans transition le passage du pathétique au bouffon, du sublime au dérisoire, de la douleur au plaisir (ou inversement). L'épreuve de la guerre permet ainsi de comprendre l'extraordinaire explosion de vitalité qui accompagne le séjour viennois⁴² et aussi les aspirations multiples et parfois contradictoires qui se libèrent au cours de ces mois. Autant de thèmes qui s'enchevêtrent d'une manière musicale et qui ont noms : ambition, amour et musique.

Qui suis-je ? Cimarosa ou Mozart ?

Dès le début de l'expédition, Beyle, emporté dans l'aventure napoléonienne, brûle d'ambition. Simple commissaire adjoint, il souhaite être promu « commissaire des guerres », ou « Auditeur au Conseil d'État » et multiplie les démarches en ce sens. Depuis Strasbourg, il prie son ami Félix Faure de faire insérer ce

39. Voir l'ouvrage de J. Tranié et J. C. Carmigniani, qui évoque la situation de la ville, les forces en présence et le déroulement des opérations pour conclure, en citant le « Cinquième Bulletin », que ce combat est « un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir [...]. C'est ici [...] qu'une armée de 35 000 Autrichiens a été chassée par 7 000 Français » (ouvr. cité, p. 103-106). Les auteurs mentionnent aussi que la petite ville a été pillée, brûlée, les habitants massacrés. Le récit de Cadet de Gassicourt (ouvr. cité, p. 69-74) épouse le déroulement des opérations, avec force détails pathétiques ; il se rapproche par là davantage de la vision de Beyle.

40. *Journal*, p. 537.

41. Voir les commentaires du *Journal littéraire*, en particulier ce qui est écrit à propos de la terrasse dans *Macbeth*, lieu plaisant dont un martinet a fait son amoureuse demeure et qui va devenir le théâtre de l'attentat contre la personne sacrée du roi et père (Sur *Macbeth*, I, 6, *Journal littéraire*, t. II, à la date du 14 XI 1804, dans Stendhal, *Œuvres complètes*, vol. 34, Genève, Slatkine, 1967-1972). À maintes reprises, et pour mettre en valeur une scène intense, Beyle souligne la nécessité du repos, analogue à la fonction du silence en musique. Une esthétique qui mélange les tons, qui parcourt tout le clavier des émotions est seule conforme à l'existence elle-même, où rire et tragique sont rarement sans mélange (d'où la critique du ton ronflant de la tragédie classique). C'est la raison pour laquelle Beyle prise tant le *misto* de l'*opera buffa*.

42. « Tout ce que je puis te dire, c'est qu'on ne sait pas plus à Vienne qu'à Grenoble si le monde durera encore trois semaines », écrit-il à sa sœur en citant *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais, III, 5, en septembre 1809.

qu'il appellera plus tard *un puff article* : « Si tu n'as rien de mieux à faire, écris au *Moniteur* que je suis *près de M. Daru, intendant général, au quartier général impérial*. Abonne-moi au *Journal de Paris*, à la *Bibliothèque britannique*, à tout ce que tu voudras⁴³ ». La rencontre de Martial à Vienne lui redonne quelque espoir⁴⁴. Il presse sa sœur de persuader le grand-père de s'entremettre auprès de personnes influentes, fût-ce au prix d'un mensonge concernant sa fortune (qu'il s'agirait de surévaluer)⁴⁵. Tantôt il développe une stratégie en cinq points assortie d'une méthode (« Faire le tout très promptement et secrètement ») ; plus souvent il harcèle Pauline dans son *langage self*, la priant de mouvoir ces pions que sont *great father, the holy priest, the mother and the brother...* Mais, comme souvent chez lui, « l'esprit est le bouffon de l'âme », et tandis que Beyle multiplie ses démarches, une voix s'élève pour faire entendre un autre rêve : quitter cet état qui exige trop de sacrifices, vivre librement, voyager par monts et par vaux, car « le repos avec [son] caractère est l'avant-garde de la mort ». La fin de l'année le montre occupé à gérer les approvisionnements par le Danube, jusqu'à ce que le fleuve soit pris par les glaces. Les services rendus seront finalement récompensés : en février 1810, Beyle sera nommé auditeur au Conseil d'État.

Plus complexe encore est sa situation sentimentale. D'un côté, il joue le rôle de Chérubin auprès de la Comtesse Daru, et jusqu'à réinterpréter à sa façon la célèbre scène du fauteuil dans les *Nozze di Figaro*⁴⁶ ; il rêve d'un bonheur parfait, qu'il n'a jamais connu : « Il me faudrait une femme qui ait une grande âme. » Il confie à Pauline toute la dimension romanesque de cet amour et tandis que, « courtisan amoureux d'une étoile », il tente de saisir quelque signe d'encouragement auprès de son « Elvire », il cueille des satisfactions plus tangibles auprès de femmes moins inaccessibles. Le *Journal* offre cette bipolarité que présentera l'écriture romanesque dans *Lucien Leuwen*, où la verveur des *marginalia* tranche sur la pudeur de la narration.

Le séjour viennois semble une illustration du thème shakespearien du renouveau, de l'explosion du printemps après l'hiver de l'âme : « Toujours pas un instant pour écrire. Travail jour et nuit. Cheval, filles, musique divine

43. *Correspondance*, 5 avril 1809, p. 518.

44. Martial Daru, qui était intendant à Vienne, propose à son frère de prendre Beyle comme adjoint.

45. Il fallait désormais (et ce, en contradiction avec le principe d'égalité), présenter des conditions de ressources pour accéder à certaines fonctions, car les salaires étaient faibles. Sur les démarches répétées, voir *Correspondance*, 14 et 25 juillet, 4 septembre, 18 octobre, 7 décembre 1809. Par précaution, Beyle use de pseudonymes : A.-L. Dufour, A. L. Lanvallère...

46. « Le départ approchant, je m'assieds sur le pied du canapé... » (*Journal*, 20 novembre, p. 546)

le reste du temps⁴⁷. » Vienne, avec ses quatre salles de théâtre, offrait les spectacles les plus variés, outre la musique sacrée qui était interprétée dans ses églises⁴⁸. Cette période influe considérablement sur la formation du Dilettante et de l'écrivain futur. Beyle a assisté au service en l'honneur de Haydn, au cours duquel fut interprété le *Requiem* de Mozart ; il se montre assidu aux représentations du *Don Giovanni*, que l'on donne presque toutes les semaines en allemand au théâtre de Widen⁴⁹. L'attention portée au père de la symphonie ne doit pas étonner : Haydn jouissait d'une gloire européenne et Beyle avait eu maintes occasions d'entendre sa musique⁵⁰. De l'opéra de Mozart, il retient fort symptomatiquement la scène où Don Juan déguisé incite les villageois à l'aller chercher de tous côtés⁵¹. L'intérêt de ces références tient à la fécondité qui est en germe. C'est bien du séjour viennois que naîtra le premier ouvrage : les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, premières biographies d'artistes. C'est aussi au cours du séjour viennois que Beyle élabore sa propre vision du mythe de Don Juan : il s'attache moins au séducteur, qu'au personnage du trublion, qui vient perturber l'ordre social pour faire triompher ses passions et ses vices. On songe évidemment aux développements futurs que constituent la nouvelle *Les Cenci* et l'histoire de Gilles de Rais contée dans les *Mémoires d'un Touriste*. La fécondité de l'expérience musicale apparaît directement dans cette ébauche de nouvelle centrée sur la promenade sentimentale au Kahlenberg et la visite audacieuse du pavillon, dans lequel Beyle-Don Juan, entraîne la comtesse Triangi (un pseudonyme certainement)⁵².

Les écrits intimes de cette année 1809 constituent une contribution intéressante à la connaissance de Beyle. Elles informent sur les postulations diverses et contradictoires qui l'agitent (ambition, amour, culte de sa vocation) et permettent ainsi de comprendre la décision brutale qu'il prendra en 1814 à la chute de Napoléon et le départ pour l'Italie. En effet, à côté d'une immersion nécessaire dans les événements, nous observons au cours de ce séjour la volonté de ménager constamment une liberté intérieure par l'écriture, des lectures

47. À Pauline, 15 juin 1809, *Correspondance*, p. 532.

48. Cadet de Gassicourt évoque le « Théâtre de la cour », qui donnait des tragédies et comédies en allemand, celui de la ville, ou « Théâtre Italien », le « Théâtre de Schikadener », spécialisé dans l'opéra comique et le « Théâtre Casperle », (ou Marinelli), qui donnait l'opéra bouffon tyrolien. Au répertoire de l'opéra italien, figuraient des œuvres prisées du Dilettante : les opéras de Paisiello, de Martin y Soler..., dans *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière*, ouvr. cité, p. 163.

49. Aujourd'hui Wieden. Voir lettre à Pauline du 25 juillet 1809.

50. Qu'il nous soit permis de renvoyer à notre étude : « Haydn et ses biographes », *Joseph Haydn und Europa, Musicorum*, n° 7, 2009, Tours, université François-Rabelais, p. 97-114.

51. Mozart, *Don Giovanni*, II, 18.

52. *Journal*, novembre 1809, p. 542-543.

fort diverses (Alfieri, Chateaubriand, des Traités d'initiation amoureuse) et l'assiduité musicale.

C'est la première fois qu'apparaît dans le *Journal* le pseudonyme de Dominique (c'était le prénom du compositeur Cimarosa) et qui sera le plus stable parmi tous ceux dont Beyle a pu user. Il s'établit ainsi sous le nom d'un artiste, sous la protection d'un artiste, dont il fera bientôt son modèle, ainsi qu'il l'écrira dans la célèbre *Note* de Moscou rédigée précisément en des temps terribles, au cours desquels il songe à sa vocation d'écrivain et au ton auquel il prétend atteindre un jour : ce *misto* d'allégresse et de tendresse⁵³. Pour le moment, la musique du *Matrimonio segreto* le console de ses déboires amoureux. Beyle évoque explicitement un autre génie : Haydn. Il a assisté, et en grand uniforme, à l'hommage qui lui fut rendu à Schotten-Kirche⁵⁴. Il évoque la trajectoire brillante de la vie de ce fils de paysan qui « s'est élevé à l'immortelle création » et distingue deux qualités essentielles qui ont permis ce miracle : une âme sensible et l'application ; c'est ainsi qu'il a pu transmettre aux autres les sensations qu'il éprouvait. Telles étaient déjà les considérations développées dans le *Journal littéraire* autour de la notion de « génie » et qui seront reprises dans les biographies des musiciens. Ajoutons que le séjour viennois a permis à Beyle d'approfondir un autre aspect de l'œuvre de Haydn : sa musique religieuse. Bien qu'il se veuille esprit fort et se déclare peu sensible au rituel religieux, Beyle a toutefois perçu l'affinité élective entre l'orgue et la cathédrale, la puissance de l'instrument ubiquitaire et la grandeur de l'architecture gothique. Il se souviendra certainement de ses impressions « allemandes » lorsqu'il évoquera dans la *Vie de Rossini* la vertu pédagogique de la liturgie et opposera à l'inculture de l'habitant de Nevers l'éducation esthétique, qui naît tout naturellement en pays germanique dans la solitude et par les chants d'église. Au cours de cette année 1809, il est aussi maintes fois question de Mozart. C'est dire qu'a pris forme l'opposition fondamentale entre « la sensibilité à la Mozart » et « la sensibilité à la Cimarosa », la vivacité italienne et la mélancolie allemande. Le panthéon musical est ainsi posé et de manière définitive. Brulard reviendra sur ce sujet, déclarant qu'il lui est difficile de choisir entre les deux compositeurs : ce sont les circonstances qui en décident, c'est-à-dire l'adéquation entre la musique entendue et l'état présent de son âme. Soulignons que la réflexion sur la musique est

53. « Credo ch'el amor mio per Cimarosa vienne di ciò ch'elli fa nascere delle sensationi pareilles a quello che desidero di far nascere un giorno. Quel misto d'allegria et di tenerezza del *Matrimonio è affatto congeniale con me* » (Moscou, 30 septembre 1812, *Œuvres intimes*, t. I, p. 828).

54. Haydn, très éprouvé par les événements (le canon, qui a grondé dans la nuit du 11 au 12 mai, son quartier bombardé), s'était éteint le 31 mai. Un service fut célébré en son honneur à la Schottenkirche, l'église écossaise de Vienne.

toujours intimement liée aux préoccupations de l'écrivain, comme le montrent de reste les deux versions de *Racine et Shakespeare*. C'est grâce à l'*opera buffa*, que Beyle a élaboré sa conception du comique, qui passe par la critique de Molière et le refus du réalisme, parce que dans un tel contexte l'écrivain n'évite pas l'écueil de l'odieux et provoque chez le spectateur une radicale séparation entre le rieur et celui dont on rit. À cette conception, Beyle oppose l'esthétique bouffe, qui tourne le dos à une représentation des passions et des vices pour privilégier une vision quelque peu fantaisiste, où les types humains qui pourraient sembler affligeants, sont représentés comme dénués de responsabilité, comme mus par des tropismes, des réflexes, ce qui permet à la fois de *les railler* et de *les aimer* et aussi de valoriser parallèlement l'expression des passions tendres chez les jeunes premiers.

La réflexion autour de l'œuvre de Mozart se développe, on le devine, selon une autre perspective. Retenons ici l'accent mis sur le personnage de Chérubin des *Nozze di Figaro*. C'était déjà le personnage qui l'intéressait le plus dans la comédie de Beaumarchais, depuis qu'il l'avait vu divinement interprété par Mademoiselle Mars au cours d'un de ses premiers séjours parisiens⁵⁵. C'est à ce personnage qu'il s'identifie encore volontiers dans sa relation avec *Palfy*, avant qu'il ne devienne assidu aux représentations de *Don Juan*⁵⁶. On mesure l'importance du dilettantisme dans la formation de l'écrivain. À partir de cette curiosité pour des génies musicaux divers, il ne restera plus à Beyle qu'à s'emparer de « pilotis » pour composer son premier ouvrage, ses premières *Vies* de musiciens, dans lesquelles il a mis tant de lui-même. On mesure la fécondité littéraire de ce séjour. Ajoutons qu'à côté de la peinture de l'âme allemande, de « l'âme à la Werther », nous voyons émerger le mythe de Don Juan, qui dans le *Traité* représentera l'antidote. L'amour chevaleresque, qui relève de l'âme, s'oppose à l'amour sensuel.

Enfin, ces textes contiennent en germe les éléments d'une écriture de la guerre. Certes, le jeune aventurier, qui avait franchi le Saint-Bernard en mai 1800 à la suite de l'armée, avait déjà connu une rude épreuve. Mais la Campagne de Vienne est infiniment plus meurtrière⁵⁷. Dans l'expérience de

55. « Je n'ai rien vu de si touchant que ce jeune homme aux pieds de la comtesse qu'il adore, recevant ses adieux au moment de partir pour l'armée; des deux côtés, ces sentiments contraints qu'ils n'osent s'avouer, ces yeux qui s'entendent quoique leurs bouches n'aient pas osé parler. Quel tableau plus naturel et en même temps plus intéressant? » (À Édouard Mounier, 6 juin 1802, *Correspondance*, t. I, p. 51)

56. La relation de Stendhal à la musique de Mozart a été abordée dans un précédent article, dont nous nous permettons de donner la référence : « Mozart, Stendhal, Jouve » (15 avril 1993, *Stendhal Club*, n° 139, p. 219-233).

57. Masséna note que la Campagne de Vienne avait coûté cinquante mille hommes et quarante mille chevaux et que, une fois les opérations terminées, il restait plus de deux mille

la bataille d'Ebersberg, telle qu'il l'a vécue et telle que la décrit Cadet de Gassicourt (qu'il a lu), nous relevons ces thèmes, qui se retrouveront dans l'évocation de la bataille de Waterloo vécue par Fabrice : le passage des ponts, la poignée de main au mort, le personnage de la vivandière, les blessés brûlés vifs à l'intérieur des maisons et la nausée qui s'empare du héros. La campagne de Russie et la retraite qui suivra vont représenter un degré encore supérieur au registre de l'insoutenable, au point que le fait d'avoir connu « les neiges de Moscou » équivaldra pour Beyle et ses pairs à un titre de gloire⁵⁸. Mais dans les trois mois qui ont précédé l'entrée à Vienne, Beyle a été maintes fois confronté à la mort. Il a servi aussi dans les hôpitaux. Ces épreuves, qui lui ont permis de mesurer sa capacité de résistance, donnent droit à l'estime de soi.

Le *Journal de 1809* obéit en apparence à une construction cyclique : Beyle entre en Allemagne en chantant un air de Mozart et le séjour à Vienne se clôt sur l'assiduité au théâtre de Widen, mais il ne s'agit pas de la même œuvre, ni du même stade érotique, pour reprendre la terminologie de Kierkegaard. Beyle entre sur un air de Chérubin et se peint volontiers sous les traits du page des *Nozze*, qui rêve de féminité, plus qu'il ne jouit d'une femme réelle et qui pare de toutes les vertus l'objet de son désir, dans l'attente d'un bonheur qui ne se réalisera pas. Don Juan, tel que Beyle se le représente, incarne un tout autre stade : non seulement une sexualité triomphante, la séduction à l'œuvre, mais aussi une volonté de puissance qui le porte à abattre tous les obstacles et lui fait transgresser les lois humaines et divines. À la fin de l'opéra, il est l'homme qui invite le Commandeur à dîner et qui prétend braver l'*uomo di sasso*. Si Beyle peut écrire qu'il « commence à comprendre *Don Juan* », c'est sans doute parce qu'il vient d'éprouver le feu des batailles et le froid de la mort.

blessés dans les hôpitaux (J. de Bonnot, *Mémoires d'André Masséna, Campagne de 1809*, t. VI, 1967, p. 267 et 356-359). Ernst Jünger voit dans ces guerres napoléoniennes les premières guerres modernes en raison de leur dimension européenne et de l'importance des forces engagées.

58. Voir le bel ouvrage de N. Boussard : *Stendhal, Campagne de Russie 1812, le blanc, le gris et le rouge*, Kimé, 1998.